

Source : <http://www.lefigaro.fr/lifestyle/2018/05/22/30001-20180522ARTFIG00024-dominique-bourg-la-frontiere-entre-l-humain-et-la-nature-s-estompe.php>

Téléchargement 24 05 2018

Dominique Bourg: «La frontière entre l'humain et la nature s'estompe»

• Par [Charles Jaigu](#) 22 05 2018

INTERVIEW - Auteur du *Dictionnaire de la pensée écologique*, le philosophe préside le conseil scientifique de l'ex-Fondation Hulot. Bien qu'il ne croie pas au compromis du développement durable, il annonce dans son dernier livre une révolution des comportements et un nouvel art de vivre écologique à grande échelle.

À lire votre dernier livre, nous nous apprêtons à connaître un conflit des arts de vivre. D'un côté, celui que vous prônez - écologique et contemplatif -, de l'autre, celui que nous pratiquons tous, parfois avec mauvaise conscience, énergivore et angoissé. Sommes-nous à un tournant où l'un serait en train de céder la place à l'autre?

Je pense que nous sommes entrés dans un moment de bascule qui pourrait déboucher sur quelque chose de meilleur. Nous vivons un changement de paradigme qui se met en place lentement depuis le siècle dernier, avec une accélération ces quinze dernières années. L'entrée dans l'anthropocène change non seulement notre rôle sur Terre, mais encore notre sentiment profond à l'égard de la nature.

Redéfinissez un instant l'anthropocène...

C'est une nouvelle période de l'histoire de la planète dans laquelle les changements qui la modifient ne sont pas seulement le résultat de forces naturelles et mécaniques - âges glaciaires, érosion, tectonique des plaques, etc. - mais aussi des activités économiques et de la démographie humaine. La frontière entre l'humain et la nature s'estompe. Nous ne pouvons plus prétendre qu'un phénomène a priori purement climatique comme un cyclone ou une inondation n'est pas aussi en partie une conséquence de nos actions. Josué arrêterait le Soleil dans sa course, nous intensifions nous aussi les événements extrêmes!

Au fond, vous nous dites qu'on est en train de comprendre à quel point nature et culture sont mêlées...

Oui, nous laissons derrière nous la vision dualiste qui fut dominante pendant plusieurs siècles. Elle opposait comme des entités étrangères l'homme et la nature, l'esprit et la matière. Cela prend du temps bien sûr, mais les effets sont d'ores et déjà visibles. Longtemps nous avons cru que les animaux n'avaient ni langage, ni représentations, ni émotions, qu'ils n'étaient qu'instincts. Les sciences ont balayé cette vision. Nous en sommes proches et leur sommes liés. [Darwin](#) fut le premier, et ce fut un choc. Mais aujourd'hui chacun - ou presque - admet qu'il y a un continuum entre l'homme et l'animal, et certainement pas une séparation.

Depuis quelques mois, on ne compte plus les livres sur les animaux et les arbres. Ils se parlent, se protègent. On croirait revivre le film «Avatar». Ce n'est pas un peu exagéré?

Non! Du côté des animaux, la chose est acquise depuis le siècle dernier. Aujourd'hui, c'est notre vision du végétal qui est à son tour bouleversée. Nous en saisissons l'intelligence et la complexité. Cela influence évidemment nos arts de vivre. Ainsi, une belle frondaison à l'orée d'un bois nous paraissait simple et facile. Nous savons aujourd'hui qu'elle n'est possible que par un système subtil d'échange d'informations, de signaux électriques. C'est ce patient travail des arbres entre eux et des feuilles entre elles qui empêche leur destruction par des millions d'insectes. Les arbres échangent des signaux électriques via leur système racinaire et se défendent ainsi de leurs prédateurs, etc. De son côté, le scientifique forestier Ernst Zürcher a réhabilité les savoirs ancestraux. On sait maintenant, de façon très scientifique, que le cycle lunaire influe sur la croissance des arbres et la qualité du bois de coupe.



Un art de vivre écolo, c'est tout simplement une immersion dans le vert de la forêt et le bleu du ciel...

De nombreux travaux ont mis en évidence les effets du milieu naturel sur notre moral et notre santé. Les comateux à l'hôpital universitaire de Lausanne manifestent des réactions dès qu'on les installe dans un jardin. Les centaines de milliers d'années d'immersion dans la nature sont encore présentes. Nous sommes résolument une émanation de la vie et du système-Terre, reliés par une foule de liens invisibles.

Vous reprenez aussi les travaux d'anthropologues comme Philippe Descola et d'autres qui ont éclairé le lien linguistique très subtil entre les peuples premiers et la nature, et vous nous encouragez, au fond, à retrouver la complexité de cette relation...

Oui, par exemple, Eduardo Kohn a montré à quel point la vie est productrice de signes et de sens. Le langage n'est pas réservé aux seuls êtres humains. Kohn a montré comment les Amérindiens qu'il a étudiés communiquent aussi bien avec leurs chiens, au travers de leurs rêves, qu'avec les jaguars, etc.

Quelles conséquences pratiques en tirons-nous?

Les représentations que nous nous faisons du monde autour de nous changent. La défense de la cause animale s'est désormais imposée. Il y a maints endroits au monde où l'on institue désormais des droits de la nature. Même en France, la reconnaissance du préjudice écologique est désormais une chose acquise.

Comment avons-nous perdu ce lien organique et immédiat avec le monde naturel des peuples oraux?

Le philosophe David Abram a montré que les Grecs, en inventant la séparation de la consonne et de la voyelle, ont révolutionné notre rapport au monde. Avec l'alphabet, le mot se met à exister pour lui-même, indépendamment de tout locuteur et de tout contexte. Il commence à désigner une essence, il ouvre un immense univers d'abstractions. Cette révolution de l'alphabet a ouvert un accès à la pensée abstraite, aux liens de causalité, et cet accès, précisément, nous a éloignés d'une relation plus intuitive avec la nature. En conséquence la nature s'est tue. Il ne s'agit pas, bien sûr, de balancer par-dessus bord deux mille ans de génie occidental pour revenir au monde d'avant. Mais nous pouvons retisser des liens que nous avons perdus ; nous le faisons intellectuellement et scientifiquement, et peut-être finirons-nous par sentir et communiquer à nouveau.

Sans remonter si loin, la paysannerie n'avait-elle pas ce sens inné de la nature dont vous dites que nous l'avons perdu?

Nos paysans sont pour la plupart devenus des entrepreneurs. Mais il n'est pas nécessaire d'aller en forêt amazonienne pour renouer avec la nature. De plus en plus d'individus éprouvent cette empathie à la nature, dans les Cévennes ou ailleurs!

Pouvez-vous nous décrire un peu le nouvel art de vivre qui découlerait de cette écologie?

Pendant trois siècles, nous avons imaginé que le donné naturel ne comptait pour rien. Qu'il n'avait de valeur qu'exploité et transformé. Aujourd'hui, cette imagination technique prométhéenne cède le pas. J'ai évoqué les droits de la nature. Songeons aux vegans et à leur respect exigeant de la vie animale.

Vous dites cela au moment où il n'est question que d'intelligence artificielle et de transhumanisme. Y a-t-il vraiment consensus sur le nouveau monde que vous annoncez?

C'est l'autre grand récit auquel nous sommes confrontés. Celui de la fuite en avant technologique, de l'artificialisation radicale des sociétés humaines. L'homme accédant à l'immortalité, être d'exception quittant sa planète dévastée pour en conquérir une autre, Pourtant, Mars est déjà sans vie! Le physicien Gabriel Chardin a montré quant à lui qu'avec un taux de croissance constant de 2 %, en cinq ou six mille ans, une espèce analogue à la nôtre aurait détruit la galaxie dans un rayon de dix milliards d'années-lumière! Joli programme, mais défendu aujourd'hui par les [Gafa](#) et autres puissances économiques.

On vous a connu plus pessimiste sur les risques d'effondrement de nos sociétés, qui paraissent incapables de vraiment changer de mode de vie. Qu'est-ce qui vous redonne espoir?

L'effondrement de notre civilisation reste un horizon probable. Et en même temps les pistes de sortie de notre ornière ne manquent pas: l'économie circulaire et même permacirculaire. Isabelle Delannoy a fait un livre passionnant sur l'émergence, partout dans le monde, et sans concertation, d'initiatives économiques couplant la productivité à la régénération des écosystèmes. Il y a aussi le plan d'action

(Drawdown) de Paul Hawken, qui fait la liste des cent gestes ou initiatives qui permettront de stopper le réchauffement, etc. Les mentalités changent, les mouvements de dé-consommation font école, les alertes scientifiques sur l'état de la planète pleuvent. C'est l'accélération de ce mouvement qui me redonne espoir, sans que cela n'annihile en rien le diagnostic alarmant que l'on connaît.

Vous avez toujours été assez sévère sur le développement durable, qui selon vous est un leurre...

Arrêtons avec ce gadget. C'est le plus souvent un projet cosmétique, qui ne change rien aux enjeux auxquels nous sommes confrontés. Le développement durable, c'est la même chose que l'absence de développement durable. Il prolonge avec bonne conscience notre mode de vie centré sur la consommation.

La voiture électrique est-elle aussi un gadget?

Si vous prenez une Tesla, oui, car elle ne vous fait gagner que 20 % d'énergie consommée par rapport à une berline thermique de même gabarit. Si vous prenez une petite ZOE, oui, vous gagnez 50 % par rapport à une Clio thermique. Mais il y a le vélo, la marche à pied et le train quand il n'y a pas de grèves... On ne s'en sortira qu'avec moins de voitures.

L'ascétisme est-il la solution?

Je n'ai pas l'âme d'un sadhu! Nous pouvons en revanche devenir plus sensuels, plus esthètes, plus sensibles à la beauté des objets, et surtout à celle de la nature. Je ne crois ni en l'autarcie ni au Grand Soir. Il y aura toujours des échanges et du commerce. Vers la fin de l'âge du bronze en Méditerranée, de petits royaumes se fournissaient par le commerce en huile d'olive, vin et blé. On peut imaginer une civilisation où le savoir et la beauté reprendraient leur place, mêlant high et low-tech, avec moins d'objets mais plus élégants et légers, recourant grandement aux biens biosourcés, jouant sur un stock de métaux, sans plus en extraire, très économe en énergie, avec des inégalités resserrées.

Vous préférez parler de frugalité?

Même pas. Je pense que la sobriété est le bon mot. Savoir consommer moins et autrement, parce que notre rapport au monde aura changé entre-temps.

Tout cela ne crée-t-il pas une société stagnante, voire en décroissance? Est-ce seulement viable?

Personne ne sait dire ce que pourrait être une société organisée pour être sans croissance. Nous n'avons ni exemples ni conception précise. C'est pour cela que nous allons tâtonner, et bricoler des solutions imparfaites.

Vous dites que l'écologie radicale n'est pas votre tasse de thé. Pourquoi?

Je ne suis pas contre une écologie radicale, car il faut un vrai changement au bout du compte, et il sera radical. Mais l'écologie haineuse, ou insoumise, ce n'est pas pour moi. On ne peut jamais dire que les moyens (violents) justifient la fin, car la violence (et même la haine) finit toujours par dévorer quelque fin que ce soit.

Peut-il y avoir un bon usage du luxe?

Oui, bien sûr. La beauté et la qualité des objets sont aussi une garantie de leur durée. Par ailleurs, on ne saurait réduire la mode à son seul rôle de stimulant de la consommation. Elle est aussi une expression du temps dans une société. Elle a toujours eu cette fonction anthropologique. Elle marque

le passage des saisons, celui des âges de la vie, et traduit l'évolution inévitable d'une société. Là aussi, il y a beaucoup à imaginer pour y introduire une forme de mesure, mais il serait stupide de vouloir la bannir de la cité des hommes. La question est plutôt de retisser les liens entre la mode et la créativité de toutes les couches de la société. Je me souviens d'un défilé à Marseille avec une jeune créatrice issue des «quartiers», époustouflant tant sur le plan des sens que des significations! Et il n'y a guère que la mode pour rendre la sobriété largement désirable...

Dernier ouvrage paru: «Une nouvelle Terre» aux éditions Desclée de Brouwer.